

Vérité et pluralité

Passy 25 janvier 2025

Intro : La vérité est-elle vraiment plurielle ? et donc relative à la diversité des approches, des écoles interprétatives, des « herméneutiques » ? Reposer à nouveaux frais la question de la vérité est une urgence à l'âge des post-vérités efficaces et des réseaux sociaux, et on s'aperçoit qu'elle est vitale pour la démocratie. Nous avons perdu le rapport différé à la vérité, qui laissait le temps de l'interprétation, du recoupement des témoignages et de l'argumentation. Nous préférons les simplifications, qui ajoutent au confusionnisme ambiant. Au fond nous sommes devenus profondément sceptiques et cyniques.

Avec Internet, nous assistons aussi au développement de vérités qui s'auto-immunisent contre les contradictions. Les réseaux sociaux favorisent des communautés virtuelles, où ne s'affichent et se renforcent que les mêmes opinions, les mêmes idées. Les individus sont comme encapsulés avec leur propre vérité. Et on voit apparaître un marché des vérités, où chacun choisit sa vérité.

Et pourtant on pourrait d'emblée distinguer les vérités

- vérités de fait
- vérités de raison
- vérités scientifiques
- vérités poétiques
- vérités de foi
- vérités esthétiques

Mais elles sont toutes réduites au format des vérités d'opinion.

Et on est peut-être d'autant plus fanatiques de « nos » vérités qu'on est plus sceptiques quand aux possibilités de chercher ensemble « la vérité »...

Prenons un exemple qui vient de sortir : le **film *L'espion de Dieu*** sur la vie de Dietrich Bonhoeffer, de Todd Komarnicki, produit en France par Sage distribution (droite catholique conservatrice et spécialisé dans les productions à caractère religieux) et aux USA par Angel Studies (*Sound of Freedom*, un long-métrage plébiscité par des figures complotistes), les seuls qui ont cru à son projet.

- Le passé refabriqué, la post vérité/faits alternatifs

une épistémologie théologique très répandue Trump un pragmatisme vulgaire !

- L'imaginaire de la rébellion résistance contre le système

De tout temps les humains se sont raconté des histoires, et raconté leur propre passé de manière différente les uns des autres et différente du récit des générations antérieures. Mais la capacité à se refabriquer un passé à volonté, à la mesure du présent, a été décuplée par les capacités techniques à nettoyer un paysage

(bulldozer, bombes, etc.) et les capacités numériques à réécrire le passé, les images, l'imaginaire tout entier. Le passé n'a pas de quoi résister à sa manipulation par le présent, notre présent est plus fort que notre avenir, hélas, mais aussi plus fort que notre passé !

Disposons d'abord, rapidement, la boîte à outils du philosophe :

Platon

- Socrate la vérité sans prix, à équidistance, formant le cercle du questionnement
- l'un et le multiple (bientôt la Trinité) doucement vers l'un, la retenue de l'un dans le multiple, et du multiple dans l'un
- il faut montrer que l'on peut dire et penser le Faux (*Sophiste*)
- la critique de l'Écriture comme pseudo-mémoire (*Phèdre*) (le pb aujourd'hui avec le numérique et l'intelligence artificielle)

Aristote

- les diverses sciences et arts n'ont pas besoin du même genre ni rigueur de vérité, trouver à chaque science et pratique le genre de vérité qui lui est approprié..

Kant

- Répondre à des questions hétérogènes, que puis je savoir ? que dois je faire ? que puis je espérer ? Les phrases qui y répondent n'obéissent pas au même régime de vérité

Wittgenstein

- De la logique aux jeux de langage (des parties de langage, mais sur des jeux et avec des règles différentes).

Ricœur

- Le conflit des interprétations
- La pluralité de la Révélation selon les genres bibliques
- Il faut distinguer la vérité historique de la vérité théologique, de la vérité poétique, etc.

Nous terminerons par un parcours ricoeurien de la vérité, en trois moments.

Paul Ricœur disait qu'après une longue époque de trop grande crédulité, nous étions maintenant gagnés par une incrédulité générale non moins dangereuse. Je le prendrai ici comme témoin inquiet et réfléchi du déplacement de la question.

Mais auparavant bien nous assurer de la forme de notre question, de notre problème actuel, contemporain, qui touche à la fragilité de la démocratie dans une société d'opinion (Arendt).

Puis je vais faire un long détour par le va et vient sur ces questions de la pensée de Pierre Bayle, qui à la fin du 17^{ème} siècle, posait déjà avec force les termes du problème.

Et nous terminerons en revenant sur l'éthique de la vérité selon Bonhoeffer.

I. La démocratie et la société d'opinion

La récente victoire de Trump est le lointain résultat de son coach, tout jeune encore, par un fameux avocat new-yorkais, Roy Cohn (refusez les faits, niez tout, attaquez). Si le trumpisme est à ce point contemporain de l'ère de la « post-vérité » et « des faits alternatifs », c'est que la vision du monde d'un avocat hyper agressif est en train de s'imposer comme la voie normale des sociétés démocratiques, quand les vérités de fait sont ramenées à des vérités d'opinion, et que triomphe l'opinion la plus forte. Un vrai plaidoyer doit être passionné, impliquer le corps entier, et jouer sur toutes les émotions même les plus basses. Et pour un lobbyisme efficace, tous les moyens sont bons.

Nous sommes au temps du direct, de la performance, de la fabrication du vrai. C'est le monde du fait accompli, qui s'accompagne d'une grande brutalité. Dans ce contexte, le vrai se réduit au plus rapide et au plus efficace. Nous avons perdu le rapport différé à la vérité, qui laissait le temps de l'interprétation, du recoupement des témoignages, des expériences et de l'argumentation. La grande nouveauté de notre époque est peut-être cette prétention d'avoir un accès de plus en plus direct à la vérité. Nous sommes dans un temps de l'information efficace. Nous sommes entrés dans une compétition à la performativité des discours : l'information c'est la communication. Dans ce contexte, le vrai se réduit, au plus efficace, au plus puissant.

C'est ce néo-machiavélisme qui donne à penser sur l'évolution de nos sociétés. Car c'était peut-être la plus grande différence entre les sociétés démocratiques et les sociétés totalitaires que ces dernières aient pratiqué l'effacement des faits réels et la fabrication de fausses informations. Mais la progressive disparition de cette différence nous trouble profondément. Certes nous subissons de plein fouet la révolution numérique des réseaux, leur puissance, leur concentration capitaliste dans quelques mains (Elon Musk).

Parmi les motifs d'affaiblissement de nos vieilles démocraties, nous voudrions ici prendre en considération la gravité des fake news, des vérités alternatives et de ce qu'on a appelé la « post-vérité ». Mais pour le comprendre, il faut mesurer à quel point cet affaiblissement est d'abord interne. C'est que la démocratie tient à la pluralité des manières de percevoir le monde, d'y agir et de l'habiter. Elle

reconnaît la pluralité des opinions, et cherche à intégrer par la discussion le maximum de dissensus dans la recherche du consensus.

Mais ce qui est arrivé, avec les régimes totalitaires du xx^e siècle, et qui se déchaîne aujourd'hui, c'est un déploiement inédit de moyens techniques pour tout détruire par la force et de moyens numériques pour tout refabriquer, se redonner un passé et une réalité à la mesure d'un mensonge total, prétendant remplacer la réalité. Le tour de passe-passe est que tout cela se fait au nom de la liberté d'opinion, et de la libre concurrence des opinions les plus fortes – les plus menteuses !

On ne peut cependant rien construire sur un sol aussi mouvant, et pour changer le monde, il faut bien partir de ce qui est, de la réalité telle qu'elle est, là même où l'on refuse de la voir, enfermés et installés dans la puissance de nos opinions, comme dans de grosses voitures protectrices. Qu'il s'agisse de la réalité des métissages de la société française ou de la réalité des crises écologiques qui s'accumulent, j'ai le sentiment que nos concitoyens refusent de les regarder en face.

Hannah Arendt écrivait : « *la liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat* »¹. Il nous faut donc repartir de la distinction entre les vérités de fait et les vérités d'opinion. Et de même que certaines institutions démocratiques nous protègent de la violence brutale, l'école, l'université, la presse et tout ce qu'on pourrait appeler les institutions de la vigilance critique nous protègent du mensonge, de l'ignorance et du faux. Mais les vérités de fait sont fragiles, il est facile de dire que ce ne sont là que des opinions. Ne restent alors que le scepticisme et le cynisme, qui sont les maladies finales de la démocratie.

II. Pierre Bayle et la confiance critique

Je voudrais maintenant repartir de Pierre Bayle (1647-1706). Son grand intérêt pour aujourd'hui, et autour des questions que nous venons d'évoquer, c'est qu'il a visé expressément, dans son *Dictionnaire historique et critique*, après deux siècles d'imprimerie et de multiplication des livres, à constituer un espace public européen critique, capable de prévenir la crédulité à l'égard de tout ce qui se publiait, et qui avait été bien souvent instrumentalisé par les puissances de l'époque. Il avait auparavant lancé pendant quelques années ses *Nouvelles de la République des Lettres*, une revue européenne multidisciplinaire et multireligieuse.

¹ « Vérité et politique » (1967), *La crise de la culture*, Folio-Essais chez Gallimard, traduit sous la direction de Patrick Lévy.

Pour comprendre sa pensée, celle d'un fils de pasteur provincial au siècle de Louis le Grand et de la société de cour, il faut comprendre que Bayle était avant tout un exilé : converti en 1669 au catholicisme par les Jésuites de Toulouse, il se reconvertisse dès 1670. Il est donc relaps, et, à 23 ans, il doit quitter la France : d'abord précepteur à Genève, puis professeur à l'Académie de Sedan, il se réfugie finalement à Rotterdam, et c'est de là qu'il adressera à l'Europe de son temps l'ensemble bigarré de ses ouvrages. Il y fait l'éloge de la « conscience errante », c'est-à-dire de la conscience qui est peut-être dans l'erreur mais qui fait tous ses efforts sincères pour dire vrai, et il affirme même que les droits de la conscience sont les Droits de Dieu lui-même.

Dans son *Dictionnaire historique et critique*, Bayle se fait l'avocat des formes de pensées et de vies écrasées et malmenées par l'histoire. La mise en scène de chaque article, avec ses « remarques » bien plus développées que le texte de l'article, et formant des digressions qui exposent les « différends » sans prétendre les résoudre, a quelque chose de talmudique. Le projet même est burlesque : il s'agit de compiler « le plus gros Recueil qu'il me sera possible des Fautes qui se rencontrent dans les Dictionnaires »². Dans ce « théâtre des fautes »³, Bayle fait voler en éclat la linéarité du discours, et expose la pluralité du réel à travers des dialogues fictifs, des recoupements de documents lacunaires, une incessante recherche pour tenter de *dire juste*. Pour faire crédit à l'hétérogénéité des « récits », il faut rapporter chaque fait, chaque signification, chaque « fait de valeur »⁴ historique, à sa narration, à son langage. Il faut les comprendre comme des formes de vie dont on peut montrer la cohérence. Comme on peut être persan ou chinois, on pouvait être manichéens, ou pauliciens, c'était une vision du monde et de la vie possible et cohérente.

Cet écart lui-même me semble très juste, au sens où l'on a besoin des deux perspectives, qui se complètent et se corrigent mutuellement. En effet, il faut penser à la fois l'irréductible pluralité des mémoires, enracinées dans la vitalité mais aussi enfoncées dans l'étroitesse de leur point de vue, d'une part, et d'autre part l'irréductibilité des faits, de tout ce qui *a été*, à des simples opinions malléables à merci. On peut donc distinguer deux lignes dans son rapport à l'histoire.

La première serait sa méfiance à l'égard de l'histoire des vainqueurs, qui doit être soumise à la réciprocité c'est-à-dire à l'échange des points de vue, et comprise dans le conflit des versions, des récits, des mémoires. Ce qui domine ici c'est la

² « Dissertation sur le Projet d'un Dictionnaire Critique », in *Œuvres Diverses*, vol I,2, édité par Elisabeth Labrousse, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1982, p.1209.

³ « Dissertation sur le Projet d'un Dictionnaire Critique », in *Œuvres Diverses*, vol I,2, édité par Elisabeth Labrousse, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1982, p.1210.

⁴ Voir les travaux d'Hilary Putnam visant à ébranler la dichotomie Fait/Valeur, *Raison, vérité, histoire*, Paris, Minuit, 1984.

fidélité à l'irréductible pluralité des mémoires, des points de vue, tous « sucés avec le lait »⁵ de l'enfance, qui ont tous quelque chose d'une insurmontable naïveté.

Mais la seconde ligne est celle de la recherche inlassable de la petite vérité, de la petite information informée et sincère, qui oblige à réviser la mémoire, le récit, la version établie, officielle, obligée ou manipulée. Ce qui domine ici, c'est le souci pour les *vérités* de fait qui demandent à être établies par la discussion.

Sur la première ligne nous trouvons une vigilance critique à l'égard de l'histoire des vainqueurs, surtout quand elle ne prend pas garde à celle des vaincus. Il faut noter ici qu'il s'agit moins des vainqueurs réels que des récits vainqueurs : il est arrivé que le récit d'un peuple vaincu devienne un récit victorieux, un récit capable à lui seul de sauver un peuple — c'est le cas du récit biblique d'Israël. Le risque identitaire est celui d'un récit qui voudrait exclure les autres points de vue narratifs, c'est le risque de la compétition des mémoires, celui des vérités alternatives et des faux-passés — comme il y a des faux plafonds. Comme l'écrivait déjà Pierre Bayle : « L'on accommode l'Histoire à peu près comme les viandes dans une Cuisine... Chaque Nation, chaque Religion, chaque Secte prends les faits tout crus où ils se peuvent trouver, les accommode et les assaisonne selon son goût »⁶. On peut parler parfois de véritables entreprises de colonisation des mémoires par des lieux de mémoire, des Musées, des monuments (combien de statues de la Vierge ou de chemins de croix implantés dans des cantons protestants !). Bref le passé devient l'objet d'un conflit des mémoires plus ou moins radicalisées ou exclusives, et le résultat c'est précisément un grand scepticisme quant au passé, le sentiment qu'on ne saura jamais ce qui s'est passé. On ne croit plus à rien, et on est d'ailleurs d'autant plus fanatique ou radical dans son point de vue mémoriel qu'il est faible, qu'on n'y croit même pas vraiment : il s'agit seulement de faire triompher notre récit, notre version du passé.

Sur la seconde ligne on trouve l'importance accordée aux vérités de fait, distinguées des vérités d'opinion. C'est ainsi qu'il écrit : « Je soutiens que les Vérités Historiques peuvent être poussées à un degré de certitude plus indubitable que ne l'est le degré de certitude à quoi l'on fait parvenir les Vérités Géométriques, bien entendu que l'on considérera ces deux sortes de vérités selon le genre de certitude qui leur est propre [...]. César et Pompée ont existé et n'ont pas été une simple modification de l'âme de ceux qui ont écrit leur vie, mais pour ce qui est des Mathématiques... »⁷. Mais il reste profondément cartésien dans sa manière d'analyser les deux sources de l'erreur. Pour ne jamais se tromper, il faudrait

⁵ *Comm. Phil.* Suppl XV, OD2II, p.506 b. Ces passages sont cités et commentés par Elisabeth Labrousse, *Pierre Bayle, T.2 Hétérodoxie et rigorisme*, La Haye 1964, Nijhoff, p. 75 et 563.

⁶ Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* en mars 1686, cité par Elisabeth Labrousse dans *Pierre Bayle t.II Hétérodoxie et rigorisme*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1964, p.35.

⁷ « Dissertation sur le Projet d'un Dictionnaire Critique », in *Œuvres Diverses*, vol I,2, édité par Elisabeth Labrousse, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1982, p. 1217.

n'affirmer jamais que ce dont on a une idée claire et distincte. Or bien souvent nous affirmons et nions à propos de choses que nous ne savons pas. Les idées confuses ou claires sont une question d'entendement (on dira aujourd'hui d'intelligence). L'affirmation ou la négation, ou l'abstention, sont une question de volonté. L'entendement doit combattre l'erreur et l'ignorance, recouper et vérifier les faits et l'argumentation, etc. La bonne volonté, sincère, doit combattre la malice et la malveillance qui nous font dire ce que nous savons faux. Comme le dit Bayle : « les menteurs et les crédules se nourrissent réciproquement, ils vivent sur la bourse les uns des autres »⁸.

Il faudrait donc peser les témoignages, à la fois leur qualité d'information, qui suppose qu'ils soient assez proches des faits, et leur qualité de sincérité, qui suppose qu'ils aient un peu de distance critique pour comprendre la possibilité d'autres points de vue. Le meilleur témoignage à ce compte est celui qui reconnaît un fait qui n'est pas à l'honneur ou à l'avantage de son propre camp. Notons au passage qu'il n'est pas question d'un point de vue qui pourrait se prétendre universel ou de surplomb, on est toujours « campé » quelque part, et c'est pourquoi on a besoin de la pluralité des versions.

III. Histoire et vérité selon Ricœur

Un parcours en trois étapes, pour se faufiler entre excès totalitaire de réduction de la vérité à l'un, et excès pluraliste d'éclatement de la vérité en registres incoordonables.

1/ Le moment critique de l'herméneutique

En 1951, dans *Histoire et vérité*, Ricœur publiait un texte intitulé « vérité et mensonge » montrant le danger de prétendre trop vite à l'unité du vrai.

Ricœur y montre l'ambiguïté de notre volonté de vérité, à la fois raisonnable et tentée par un désir fou d'unifier le vrai, soit de manière religieuse (Église) soit de manière politique (État).

La vérité a longtemps été pensée comme un accord entre nos jugements et la réalité, mais le réel est structuré, construit, déconstruit, reconstruit en permanence, les faits sont élaborés (HV 189), et les vérités dépendent des processus de vérification (HV 190). Plus encore : dans toutes les disciplines herméneutiques, où il y a des grandes interprétations radicales et visant à tout interpréter, celles-ci s'enveloppent mutuellement (HV 192) : elles sont alors tentées de se dogmatiser, mais elles peuvent aussi se problématiser, vibrer de manière critique sous la puissance du questionnement

⁸ « Dissertation sur les libelles », rem.G, cité par E.Labrousse, *op.cit.*, p.26.

La déchristianisation de notre société a laissé vacante la fonction théologique, qui a été relevée par des « philosophies de l'histoire » (le marxisme ou l'évolutionnisme raciste), où l'on biffe tout ce qui ne rentre pas dans le cadre interprétatif.

Ricœur montre alors le besoin de l'action limitatives d'autres schémas possibles : il y a plusieurs histoires, dont les crises ne coïncident pas. Il faut refuser l'illusion d'un temps linéaire et continu et prendre appui sur la proposition par Bachelard d'une lecture des superpositions temporelles (HV 212). La symphonie de l'histoire est structurée selon d'innombrables axes qui ont leur façon propre de s'enchaîner et de durer, il y a plusieurs lignes d'histoire, la vague ne monte pas au même moment sur toutes les plages de la vie d'un peuple⁹. Ricœur propose ici pour la première fois la distinction entre le style cumulatif des sciences et des techniques, qui se sédimentent, et le style plus discontinu des cultures, qui traversent des crises, qui naissent et meurent, et renaissent. L'histoire se pluralise comme l'irréductible pluralité des registres de vérité (HV 215), et nous devons résister au désir de prétendre à une lecture globale de l'histoire, et au désir de prétendre à l'unification de la vérité dans une théorie totale, qui lui apparaît comme le mensonge par excellence.

Ainsi nous devons multiplier les schémas interprétatifs et résister au désir de prétendre à l'unification de la vérité dans une théorie totale, qui serait le mensonge par excellence. C'est même pour lui la fonction théologique de l'espérance que de dé-totaliser notre prétention au vrai.

Tout ce que Ricœur développait déjà dans ce texte se retrouve dans bien d'autres textes d'*Histoire et vérité*, et de toute cette période (que l'on pense à la finale de « La liberté selon l'espérance » dans *Le conflit des interprétations*). Ici c'est Kant qui résiste à la philosophie de l'histoire de Hegel,

2/ Le moment poétique de l'herméneutique

Autour des années 70, l'intérêt de Ricœur se déplace vers la poétique de l'imagination, la transformation de l'imaginaire par la métaphore et la narration. Nos vérités sont souvent plates et immobiles, alors que la fiction, la poésie, l'utopie même, en écart avec le réel mais pour l'imaginer et le voir autrement, montrent que le monde n'est pas fini. D'où la notion de « vérité métaphorique » (*La métaphore vive*, 1975).

En ce sens-là toujours, il y a un sens et une fonction de la fiction, qu'elle soit l'œuvre de dramaturges, d'écrivains, de cinéastes. Il y en a même deux. D'une part la fiction, si elle a la pudeur de ne pas les boucher ni prétendre en tenir lieu,

⁹ On retrouvera cette superbe image dans d'autres textes de la même période.

nous fait voir les trous de mémoire, les traumatismes, les lacunes dans les documents et les témoignages. D'autre part la fiction explore les possibles non advenus. Paul Ricœur écrivait : « Il faut rouvrir le passé, raviver en lui des potentialités inaccomplies, empêchées, voire massacrées »¹⁰. Et encore « Le quasi-passé de la fiction devient le détecteur des possibles enfouis dans le passé effectif »¹¹. L'histoire est pleine de promesses inachevées, de tout ce qui a été un jour possible mais n'a pas eu lieu.

Les formes du vrai sont indissociables de la diversité des formes d'énonciations et de langage. Ricœur observe dans les textes bibliques la pluralité des genres narratifs, mais aussi prophétiques, prescriptifs, sapientiaux, hymniques, etc., et il montre que c'est en croisant ces genres que l'on peut rendre compte du passé et du présent, du mal et du bon, du temps et de l'espace, de l'identité et de l'altérité, de Dieu même.

Il faut la pluralité des genres pour rendre (compte de) ce qui *a été* — comme d'ailleurs de ce qui *est*. Dans le même temps la fiction la plus radicale, l'utopie la plus éloignée de la réalité a encore un rapport à la réalité, à une réalité elle-même inachevée. L'imagination chez Ricœur est toujours tournée vers le réel, c'est une imagination pour le réel.

3/ La vérité attestée, une éthique du témoin

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), Ricœur complique l'imagination par la mémoire. Était-ce parce qu'il avait pressenti le risque d'une majoration induite de la puissance de l'imagination dans la refabrication d'un passé soumis à la volonté d'un présent abusif ? Était-ce pour résister au négationnisme ?

Car peut-on douter de tout ? N'est-ce pas dans la mesure où nous faisons confiance à tel témoignage que nous pouvons douter de tel autre ? Une crise générale du témoignage est-elle supportable ou même pensable ? (MHO 230).

Face à la contestation, « l'attestation portera le sceau indélébile d'une protestation contre le soupçon, exprimée par un difficile : *et pourtant* » (MHO 307). Cette *attestation-contestation-protestation* est l'âme du témoignage, où la critique et la conviction s'aiguisent en quelque sorte l'une sur l'autre. Mais c'est bien parce que « nous n'avons pas mieux que le témoignage et la critique du témoignage pour accréditer la représentation historique du passé » (MHO 364).

Importance des témoins.

La vérité a besoin de voix crédibles. Il est impressionnant de voir qu'un même discours, tenu par deux personnes différentes, n'aura pas la même crédibilité.

Le pacte de lecture d'un roman et d'un essai historiographique n'est pas le même (MHO 339) : la fiction est tournée vers ce qui *pourrait être*, et l'histoire vers ce qui *a été*. L'intérêt de Ricœur est de traiter cette question de la différence et de la tension entre histoire et fiction, mais aussi entre vérité de fait et vérité d'opinion,

¹⁰ Paul Ricœur, *Du texte à l'action*, Paris Seuil 1986, p.276.

¹¹ Paul Ricœur, *Temps et Récit III*, Paris Seuil 1985, p. 278.

en la déplaçant vers la tension entre la visée de vérité de l'histoire et la visée de fidélité de la mémoire.

On pourrait dire qu'il recherche la conjonction entre une mémoire instruite par l'histoire, et une histoire attentive à sa réception dans la mémoire actuelle (MHO 179). Car la question n'est pas seulement celle de la crédibilité du locuteur, mais celle de la capacité d'écoute du récepteur.

Dans son texte sur « Quel ethos nouveau pour l'Europe »¹² que Ricœur glissait, à propos de l'échange des mémoires, ce thème important de l'hospitalité narrative, qui met l'accent sur la responsabilité du récepteur.

Il faut cesser d'opposer la critique et la conviction, c'est ensemble qu'elles peuvent restaurer la confiance, la fiabilité langagière, la pluralité des registres et la résistance à la réduction de toutes les formes de vérité au seul format, brutal, du marché des opinions.

Conclusion : relire Bonhoeffer

Si la vérité est « devant Dieu » et si Dieu est vivant, alors notre vérité sera toujours une « vérité vive », pour reprendre la formule de Bonhoeffer.

Que signifie la vérité ?
Bonhoeffer, *L'éthique*, p.310-311.

C'est juste pour autant que l'on considère que Dieu n'est pas un principe général, mais le Dieu vivant, qui me fait vivre une véritable vie d'homme et qui exige que je le serve dans cette vie. Qui dit Dieu n'a pas le droit de rayer simplement le monde donné dans lequel il vit ; car il ne parlerait pas alors du Dieu qui, en Jésus-Christ, est entré dans ce monde, mais d'une quelconque idole métaphysique. Car il s'agit de ceci précisément : comment puis-je faire valoir dans ma vie concrète, et dans toutes les situations, le langage véridique que je dois à Dieu ? La véracité de nos paroles, que nous devons à Dieu, doit s'insérer dans le monde sous forme concrète. Ce n'est pas en principe, mais concrètement, que notre langage doit être vrai. Une véracité abstraite n'est pas véridique devant Dieu. (...) Il y a une vérité satanique. Sa nature consiste à nier, sous l'apparence de la vérité, tout ce qui est réel. Elle vit de la haine de la réalité et du monde créé et aimé par Dieu. Elle se donne l'apparence d'exercer el jugement de Dieu sur la réalité pécheresse. Mais alors que la vérité de Dieu juge la créature par amour, la vérité de Satan juge par jalousie et par haine. La vérité de Dieu s'est incarnée dans le monde, elle vit dans la réalité, alors que la vérité satanique

¹² *Imaginer l'Europe*, Cerf 1992, p. 107-116.

est la mort de tout ce qui est réel. La notion de vérité vivante est dangereuse et risque de laisser croire qu'on peut adapter la vérité à chaque situation (...) La possibilité d'y parer ne peut consister qu'en un discernement attentif des contenus et des limites que le réel lui-même prescrit à une affirmation pour la rendre véridique. Mais on ne devra jamais, à cause du danger inhérent à la notion de vérité vivante, abandonner celle-ci en faveur d'une notion de la vérité formelle et cynique.

Jean : La vérité vous affranchira Jn8 (délivrera) : brouille la séparation entre la connaissance et l'action, la théorie et la pratique. La vérité pas seulement cognitive, c'est aussi une question éthique.

La vérité vient déranger la complaisance à soi de nos traditions, de nos cultures, de nos communautés qui, si on les laisse à elles-mêmes, s'auto-congratulent. La vérité résiste au conformisme, quel qu'il soit.

Même un jugement vrai et juste, trop souvent repris et répété par tous, peut devenir un terrible préjugé qui empêche de voir autre chose.

La vérité est la vie (Jn 14) : elle exige la cohérence vive, sinon c'est le mensonge et la mort.